

qui usuregue avec...  
 ones comme on commande à  
 pauvres (« excusez-vous d'arriver  
 u déboite » et autres « jeune homme,  
 oulez-vous traduire l' ») tombe en  
 jeune guerrecoloniale et, n'ayant pas su  
 choisir à temps ses amis, finira très  
 nal.

Eti là tout se complique : parce qu'il  
 / a aussi une affaire de messages  
 / amour qu'un soldat viet minh a con-  
 / tée à un enfant muet pour qu'il le  
 véhicule à sa femme, servante à tout  
 faire dans une famille française de  
 Saïgon.

La géographie. Du nord du Viet-  
 nam au Vietnam du Sud, de Saïgon à  
 Paris, par la voie lente d'un paquebot  
 d'exilés coloniaux, le message est em-  
 pêché par la topographie.

Le temps. Il mettra plus de 20 ans  
 pour parvenir à sa destination et quand  
 aujourd'hui, elle le déchiffre enfin,  
 vieille excitée fatiguée, elle répond à  
 l'adresse en envoyant sa fille dans le  
 Vietnam contemporain.

L'espace. Tout cela n'a pourtant pas  
 grande importance, étant donné l'ordre  
 du monde. Un météorite s'écrase sur  
 terre et se scinde en mille éclats dont  
 certains rochers, géologiquement in-  
 triquants, de la région montagneuse de  
 Thanh-Hoa, dans le nord du Vietnam,  
 sont peut-être la trace.

La légende. Mais c'est encore plus  
 compliqué parce que ces pierres levées  
 que les Vietnamiens nomment  
 « rochers de l'attente » sont l'objet  
 d'une mythologie dont fait justement  
 état le message (une femme minéralisée  
 à force de guetter son mari absent),  
 précisément transposé dans l'espace, à  
 ce propos inscrit dans le temps et qui,  
 du coup, nous ramène à l'histoire.

Une légende qui ricoche dans  
 l'espace, fait écho dans le temps et  
 moule une intrigue terrestre, autrement  
 dit : *Poussière d'Empire*, le premier  
 long métrage du réalisateur franco-  
 vietnamien Lâm-Lê, dont la magie  
 rationnelle fera long feu dans le  
 cinéma. En tout cas, un film dont la  
 richesse exulte à chaque image et qui  
 par surabondance déroulante risque de  
 rabattre le commentaire habituel sur ce  
 qui, dans le film, lui est le plus  
 familier : la politique et la polémique.

La politique parce que Lâm-Lê  
 brasse 20 ans d'histoire vietnamienne et  
 que l'empire dont il conte les  
 poussières, c'est évidemment l'effon-  
 drement de l'empire colonial français.  
 Et d'aucuns diront que Lâm-Lê est par  
 exemple un peu léger d'étudier en un



J.F. Stévenin et Dominique Sanda dans « Poussière d'Empire » de Lâm-Lê

plan express (un poste de radio qui per-  
 dure tandis qu'autour de lui le décor du  
 même appartement se métamorphose  
 au fil des modes) est l'histoire de deux  
 républiques françaises (la quatrième et  
 la cinquième). Ou encore, qu'il est un  
 peu succinct, qu'étant un des premiers  
 cinéastes étrangers à recevoir  
 l'autorisation de tourner un film au  
 Vietnam, il n'ait pas saisi à l'occasion  
 d'un peu d'éthno-politique curieuse. A  
 poil, et mille sabords ! Le coup du  
 poste de radio est un raccourci d'un

humoristique achevé, parce que,  
 mimant sur les bibelots, il ne pouvait pas  
 montrer plus cruellement l'évolution  
 des mœurs bourgeoises françaises (du  
 design au branché en passant par l'ef-  
 farant rétro).  
 Quant à l'absence de perspicacité sur  
 l'histoire vietnamienne et sa situation  
 contemporaine, c'est à se tordre. D'une  
 part parce qu'on n'avait encore jamais  
 vu au cinéma français une telle finesse  
 dans l'analyse de la situation in-  
 dochinoise au début des années 50 :

face à la patience déterminée des  
 paysans soldats, le désarroi pathétique  
 du sabre (le sergent Tamiam) et  
 l'hystérie désuète du goupillon (la  
 sœur évangéliste). D'autre part, parce  
 qu'il suffit que Lâm-Lê filme  
 aujourd'hui un boeing 747 Air-France,  
 blanc et flamboyant neuf sur l'aéroport  
 délabré de Tam-sam-hut où pourrissent  
 les cinédières d'avions abandonnés par  
 les Américains, pour mesurer qu'entre  
 ici et là-bas, et, entre là-bas et là-bas, il  
 y a comme un léger hiatus malaisant.

liquement » vietnamienne, ces qui,  
 contraire, esthètes, la détestent, la  
 trouvant trop théâtrale donc pas du  
 tout cinématographique, des qui  
 soutiennent que la deuxième partie est  
 tout ce qu'il y a de bien et la première  
 excentrique. Des qui, enfin, n'aiment  
 ni l'une ni l'autre (mais que ceux-là  
 aillent agonir ailleurs).

Encore une fois, cette diatribe un  
 rien convenue, risque de briser la  
 beauté essentielle du film.

Car après tout, dans cet em-  
 brouillamini rêveur d'histoire et de  
 géographie, de politique et de fiction,  
 de légende et de cosmogonie, il y a cette  
 aventure essentielle du message qui  
 court, qu'on peut filer aisément et qui  
 fait clairement fédération entre toutes  
 les intrigues du film. Comme un furet  
 romanesque, on sait où il nait, com-  
 ment il mène sa vie (qu'il est passé par  
 ici, qu'il repassera par là) et où il vien-  
 dra mourir. C'est une des pistes d'accès  
 au film : quelque chose comme la  
 démonstration mathématique appliquée  
 à la mécanique céleste et confrontée à  
 la métaphysique du monde : que tout  
 marche en se déglissant.

Gérard LEFORT